Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?
Avant tout autre c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte là-dessus : ma main y suppléera.
A ces mots le pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours :
Et, grace aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE ONZIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Lion.

Sultan léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son visir le renard,
Vieux routier et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin :
Son père est mort, que peut-il faire ?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire ;
Et devra beaucoup au Destin
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.
Le renard dit, branlant la tête :
Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié ;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire

Avant que la griffe et la dent
Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre;
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis, qui soit sur terre :
Tâchez donc d'en être; sinon
Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le sultan dormoit lors; et dedans son domaine
Chacun dormoit aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin [1]
Sonne aussitôt sur lui; l'alarme se proméne
De toutes parts : et le visir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
Pourquoi l'irritez-vous ? la chose est sans reméde.
En vain nous appelons mille gens à notre aide;
Plus ils sont, plus il coûte, et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Apaisez le lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance [2].

[1] Quelle coupe hardiment imitative! C'est le tocsin lui-même qui retentit au-dessus du vers. Au suivant, remarquez *l'alarme qui se promène* comme le *glaive qui marche*, d'Athalie!

[2] « Tournure d'un goût noble, grand et presque oratoire. Aussi « cela se dit-il dans le conseil du roi.

« Les deux derniers vers sont presque devenus proverbes. »

CHAMFORT.

Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton;
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :
Joignez-y quelque bœuf; choisissez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal; et force états
Voisins du sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignoient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
Si vous voulez le laisser croître.

REMARQUE.

« C'est certainement une idée très ingénieuse d'avoir trouvé et « saisi dans le naturel et les habitudes des animaux des rapports « avec nos mœurs, pour en faire ou la peinture ou la satire : mais « cette idée heureuse n'est pas exempte d'inconvénients..... Cela « vient de ce que le rapport de l'animal à l'homme est trop incom- « plet; et cette ressemblance imparfaite peut introduire de grandes « erreurs dans la morale. Dans cette fable-ci, par exemple, il est « clair que le renard a raison et est un très bon ministre. Il est clair « que sultan léopard devoit étrangler le lionceau, non seulement « comme léopard d'apologue, c'est-à-dire qui raisonne, mais il le « devoit même comme sultan, et pour le bonheur de ses peuples. « C'est ce qui fut démontré peu de temps après. Que conclure de « là? S'ensuit-il que parmi les hommes un monarque orphelin, hé- « ritier d'un grand empire, doive être étranglé par un roi voisin, « sous prétexte que cet orphelin, devenu majeur, sera peut-être « un conquérant redoutable? Machiavel diroit que oui; la politi-

FABLE II.

Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE.

Jupiter eut un fils, qui, se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien [1] : celle du jeune dieu

« que vulgaire balanceroit peut-être ; mais la morale affirmeroit que « non. D'où vient cette différence?... C'est que le léopard se trouve « dans une nécessité physique, instante, évidente, et incontestable « d'étrangler l'orphelin, pour l'intérêt de sa propre sûreté : nécessité qui ne sauroit avoir lieu pour l'autre monarque. C'est la « mesure de cette nécessité, de l'effort qu'on fait pour s'y soustraire, « de la douleur qu'on éprouveroit en s'y soumettant, qui devient « la mesure du caractère moral de l'homme, qui, plutôt que de s'y « soumettre, consent à s'immoler lui-même, en n'immolant toutefois que lui-même, et non ceux dont le sort lui est confié, et « s'élève par-là au plus haut degré de vertu auquel l'humanité « puisse atteindre. On sent d'après ces réflexions combien il seroit « aisé d'abuser de l'apologue de La Fontaine. On sent combien les « méchants sont embarrassants pour la morale des bons. Ils nuisent à la société, non seulement en leur qualité de méchants, « mais en empêchant les bons d'être aussi bons qu'ils le souhaitéroient, en forçant ceux-ci de mêler à leur bonté une prudence « qui en gêne et qui en restreint l'usage ; et c'est ce qui fait enfin « qu'un recueil d'apologues doit presque autant contenir de leçons « de sagesse que de préceptes de morale. » CHAMFORT.

[1] Cela n'étoit pas d'une vérité assez exacte et assez générale pour être mis en maxime.

Faisoit sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire.
En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison [1].
Flore aux regards riants, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,
Que les enfants des autres dieux :
Il sembloit qu'il n'agît que par réminiscence [2],
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement [3].
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les dieux, et dit : J'ai su conduire
Seul et sans compagnon jusqu'ici l'univers :
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux dieux je distribue.

[1] Il n'y a que La Fontaine qui sache ainsi jeter naturellement un trait touchant et mélancolique au milieu des sujets qui paroissent le moins propres à le produire.

[2] Idée ingénieuse et délicate.

[3] « Ceci doit faire allusion à quelque petite pièce de société, « représentée devant le roi, dans son intérieur, où M. le duc du « Maine avoit sans doute bien joué le rôle d'amoureux. »
CHAMFORT.

Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue:
C'est mon sang; tout est plein déja de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit [1].
Pour savoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'esprit.
Je veux, dit le dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.
Je serai son maître de lyre,
Dit le blond et docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme hydres renaissant sans cesse dans les cœurs:
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.
Quand ce vint au dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montreroit tout [2].

[1] « C'est de quoi personne n'est en peine. » SOLVET.

[2] L'amour n'a plus rien à montrer à ce dieu qui a déja fait *sa principale affaire*

Des doux soins d'aimer et de plaire.

On ne voit pas d'ailleurs l'utilité morale de cette allégorie sur l'éducation d'un jeune prince.

L'Amour avoit raison. De quoi ne vient à bout
L'esprit joint au desir de plaire [1]?

FABLE III.

Le Fermier, le Chien, et le Renard.

Le loup et le renard sont d'étranges voisins!
Je ne bâtirai point autour de leur demeure [2].
Ce dernier guettoit à toute heure
Les poules d'un fermier; et, quoique des plus fins,
Il n'avoit pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étoient pas au compère un embarras léger.
Hé quoi! dit-il, cette canaille

[1] Maître ne sais meilleur pour enseigner
Que Cupidon. . . . . .
Contes, le Muletier.

Je ne connois rhéteur ni maître ez arts
Tel que l'amour. . . . . .
Contes, la Confidente sans le savoir.

Cet homme (Waller) sut en quatre arts exceller,
Amour et vers, sagesse et beau parler.
. . . . . .
S'il possédoit ces quatre arts en effet,
Celui d'amour, c'est chose toute claire,
Doit l'emporter, car quand il est parfait,
C'est un métier qui les autres fait faire.
Lettre à Saint-Évremont.

[2] *Voyez* remarque 3 sur la fable 5e du liv. IX.

Se moque impunément de moi!
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie
Ses chapons, sa poulaille; il en a même au croc :
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie!
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx [1], il en sera parlé.
Roulant en son cœur ces vengeances [2],
Il choisit une nuit libérale en pavots :
Chacun étoit plongé dans un profond repos;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormoit [3]. Le fermier,
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant, qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté

[1] Tout ceci est du style épique. C'est une perfection de style, une élévation de poésie, une richesse de figures et d'images qui ne laissent qu'à admirer.

[2] *Talia flammato secum dea corde volutans.*
VIRGIL. Æneid., lib. I, v. 50.

[3] Coupe savante et heureuse. La simplicité de la réflexion qui suit fait un contraste singulier avec la pompe de cette narration, où La Fontaine se joue à revêtir du langage d'Homère les aventures d'un renard.

Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride
Joncha son camp de morts : on vit presque détruit
L'ost [1] des Grecs; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente
Ajax, à l'ame impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste [2].
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
Ah! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage? —
Que ne l'évitiez-vous [3]? c'eût été plus tôt fait :

[1] *Le camp* des Grecs. On ne doit pas regretter la perte de ce vieux mot qui sied très mal en vers.

[2] Ces deux vers sont les derniers de cet apologue où La Fontaine ait affecté de mettre de la magnificence. Le reste est raconté avec un naturel charmant.

[3] Le chien prend la parole sans que le poëte l'annonce, et quoiqu'il n'ait été qu'à peine indiqué. Ce mouvement est très dramatique.

Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos?
Ce chien parloit très à propos :
Son raisonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un maître;
Mais n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valoit rien [1] :
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
T'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'est erreur :
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur [2].

[1] Tous mes discours sont des sottises
Partant d'un homme sans éclat.
Ce seroient paroles exquises,
Si c'étoit un grand qui parlât.
Sosie dans *Amphitryon*, sc. Ire, act. II

[2] Il n'est pour voir que l'œil du maître.
Fab. 21, liv. IV.

FABLE IV [1].

Le Songe d'un Habitant du Mogol.

Jadis certain Mogol vit en songe un visir
Aux champs élysiens [2] possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini tant en prix qu'en durée;
Le même songeur vit en une autre contrée
Un ermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux [3].
Le cas parut étrange et contre l'ordinaire :
Minos en ces deux morts sembloit s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point :
Votre songe a du sens; et si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce visir quelquefois cherchoit la solitude;

[1] Le sujet de cette fable, ou de ce poëme, est tiré de la *Bibliothèque Orientale* de D'Herbelot.

[2] Les champs élysiens sont inconnus dans la mythologie des Mogols, aussi bien que Minos dont il est question six vers plus bas. Le nom d'*ermite* pour un solitaire de l'Orient est encore une faute de *costume*, mais La Fontaine le savoit, et la critique est ici un acte de dévouement.

[3] Pourquoi, *même les malheureux?* Il n'y a personne de plus susceptible de pitié que ceux qui ont beaucoup souffert.

Cet ermite aux visirs alloit faire sa cour.

Si j'osois ajouter au mot de l'interprète [1],
J'inspirerois ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours [2], ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes [3] !

[1] « Tout ce que l'auteur ajoute au mot de l'interprète, comme « il dit, est excellent. C'est La Fontaine dans tout son caractère et « dans la perfection de son talent. Quel vers que celui-ci :

Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.

« Voilà bien le solitaire insouciant et dormeur. » CHAMFORT.

[2] . . . . . *O ubi campi*
Sperchius!.... O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbrâ!
Georg., lib. II, v. 486.

[3] La Fontaine oublie qu'il a lui-même combattu cette opinion avec beaucoup de force :

Je ne crois point que la nature
Se soit lié les mains et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort.
Fab. 16, liv. VIII.

Il seroit, au reste, inutile d'insister sur les beautés de détail de cette

Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond, et moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

FABLE V.

Le Lion, le Singe, et les deux Anes.

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le singe, maître-ès-arts chez la gent animale.
La première leçon que donna le régent
Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'état à certain mouvement
Qu'on appelle communément

affabulation admirable que tout le monde sait par cœur. Le seul commentaire qui convienne ici est celui que Voltaire proposoit d'attacher à chaque page de Racine : *élégant, harmonieux, sublime.*